

savoir très développé sur le monde animal et végétal. Et s'il est ainsi possible de réfuter le modèle généalogique d'E. Danblon en se référant à une anthropologie qui, de nos jours, n'a rien de révolutionnaire, on peut également penser au travail de M. Griaule qui, dans *Dieu d'eau : entretiens avec Ogotemméli* (1948), a montré la complexité des systèmes symboliques et mythologiques des Dogons et la conceptualisation extrême qu'ils opèrent lorsqu'ils établissent des réseaux de liens symboliques entre éléments très variés. Enfin, et pour en revenir à la rhétorique, considérer que celle-ci est née de « cette distance épistémologique face à l'évidence sensible et la pensée mythique » (p. 56), revient à poser que les sociétés sans écriture seraient incapables d'user de procédés rhétoriques, si bien (mais qui peut y croire ?) qu'elles ne pourraient pratiquer l'éloge ou le blâme, l'accusation, la défense, le conseil et l'avertissement !

Béatrice GODART-WENDLING
UMR 7597 CNRS



Ablali, Driss, *La*

Sémiotique du texte : Du discontinu au continu, Préface

de Jacques Fontanille, Paris, L'Harmattan, 2003, ISBN : 2-7475-4007-3, 286 pages.

Driss Ablali est le premier, à ma connaissance, à entreprendre le projet d'une histoire de la sémiotique, plus précisément de cette sémiotique qui, depuis près d'un demi-siècle, s'est établie en une discipline nouvelle au sein des sciences humaines. Son mérite me semble d'autant plus grand que l'entreprise tient de l'aventure. Elle relève de l'histoire du savoir et, plus particulièrement, de l'histoire contemporaine du savoir, terrain encore bien peu assuré et pour lequel il n'existe pas de propédeutique. Qui s'y aventure doit dégager par soi-même un angle d'approche et élaborer une méthodologie. Dans le cas présent, le premier obstacle rencontré concerne la reconnaissance

même de l'objet. Car la sémiotique donne à voir une pluralité d'états anciens, par le geste théorique, qu'on peut faire remonter à Aristote, par le nom, qui est attesté au moins depuis Locke, et par le projet scientifique, dont on attribue à Saussure la paternité. Entre les états anciens et l'état contemporain, il n'y a pas de relation simplement identifiable : ni continuité, ni filiation, pas davantage rupture ou synthèse. En fait, il a toujours manqué à la sémiotique la possibilité même d'une unité sur laquelle le consensus serait établi. C'est seulement l'histoire *d'une* sémiotique qu'on peut écrire : celle qu'on se sera donné, non certes arbitrairement, mais en réunissant de par soi un corpus, sans que la justification des limites de ce corpus puisse être dissociée de la puissance explicative de l'histoire qu'on rédige à partir de lui. Afin d'illustrer toute la difficulté de l'entreprise, j'évoquerai trois ouvrages publiés antérieurement qui, chacun à leur manière, ont touché à ce sujet mais qui ne se sont pas risqués à l'aborder de front.

L'émergence de la sémiotique, du moins de celle qui nous intéresse ici, a eu partie liée avec le courant de pensée structuraliste. Pourtant, dans son *Histoire du structuralisme*⁴, François Dosse ne semble pas savoir quoi faire de la sémiotique. Son histoire, événementielle, est fondée sur des entretiens ; elle est étayée de résumés qu'encadrent des commentaires anecdotiques. Cependant les interlocuteurs sémioticiens manquent aux entretiens et les travaux sémiotiques apparaissent trop souvent sous le couvert d'une discipline mieux cernée — linguistique, histoire ou études littéraires⁵. Cette histoire-là, très classique, a sans doute bien des intérêts — l'ouvrage est une mine de renseignements de seconde main — mais elle s'avère incapable

4. Paris, La Découverte, 1991-1992.

5. Significativement, A. Greimas et J.-Cl. Coquet sont répertoriés parmi les linguistes ; seuls G. Genette et T. Todorov bénéficient de la double étiquette de linguiste et de sémiologue.

d'interpréter, sinon même de saisir, les discours sémiotiques. Leur manque d'identité en aura certainement été la raison principale.

Thomas Sebeok, chef de file de la sémiotique américaine depuis les années 60, a rédigé pour sa part une sorte de rapport, sobrement intitulé *Semiotics in the United States*⁶. L'ouvrage est divisé en trois parties inégales. Dans la première, de loin la plus longue, Sebeok présente, dans l'ordre chronologique de parution, un panorama aussi complet que possible des travaux sémiotiques américains. La seconde partie fait l'état des infrastructures (institutions universitaires, congrès, centres de recherches) qui accueillent la recherche sémiotique actuelle. La troisième partie esquisse, brièvement, quelques tendances théoriques en cours et quelques directions de recherche sur tel ou tel objet nouvellement approché par les sémioticiens américains. Cette division rédactionnelle correspond à la partition temporelle attendue passé-présent-futur. Sans doute l'ouvrage n'a pas la prétention d'avancer un récit historique ; mais, faute d'alternative, il en tient tout de même lieu, et c'est regrettable. Car il n'explique pas, par exemple, les raisons de l'attachement de la sémiotique américaine à tel domaine plutôt qu'à tel autre, ni par quel dynamisme sociologique et épistémologique, pourtant assez particulier, elle a été portée, bref rien de ce qui fait précisément la valeur d'une interprétation historique du savoir.

Anne Hénault, auteur d'une *Histoire de la sémiotique* parue dans la collection « Que sais-je ? »⁷, est bien plus avertie d'un tel enjeu, elle qui, paraphrasant Cavallès, s'interroge sur « une objectivité fondée sémiotiquement du devenir sémiotique ». Malheureusement, ce sont là les derniers mots de la conclusion, et non une question innervant l'ouvrage dans son ensemble. Hénault a entrepris plutôt une ar-

chéologie de la sémiotique, s'attardant davantage sur Saussure, Hjelmslev et les formalistes russes que sur les travaux de sémiotique. Ici donc c'est la constitution du corpus qui est problématique. À la lecture d'Ablali, on s'aperçoit qu'Hénault aura certainement surdéterminé la contribution de la linguistique et, plus généralement, du structuralisme, à la sémiotique. Bien que la sémiotique visée par Hénault soit la même que celle d'Ablali, sa perspective archéologique annoncerait plutôt la sémiologie de Barthes, de Todorov ou de Mounin.

On le voit, le problème du corpus, de l'interprétation et de l'identification de l'objet sont au cœur des enjeux d'une histoire de la sémiotique telle que l'a entreprise Ablali. Qu'en est-il d'un mode spécifique du devenir sémiotique, qui rendrait compte à la fois de sa dynamique de tous les instants et de son historicité à moyen terme ? Trois stratégies principales sont mises en place pour apporter des éléments de réponse à cette question.

La première de ces stratégies consiste à dérouler un fil rouge. Ce fil rouge, c'est le continu. Le titre est du reste un peu trompeur. Ainsi qu'Ablali en prévient maintes fois le lecteur, il n'y a pas en sémiotique de passage d'un paradigme du discontinu à un paradigme du continu qui lui serait opposé. Il y a eu en revanche, depuis des analyses qui prennent pour base méthodologique la discrétisation des unités, leur compositionnalité et leur structuration, un dévoilement progressif des points de tension de ce paradigme discontinuiste et une ouverture de la sémiotique vers d'autres objets, ou vers de nouvelles considérations sur les objets, selon d'autres perspectives théoriques. L'ouvrage se serait sans doute intitulé plus adéquatement « À la recherche du continu ». Ablali montre en effet que le continu est une sorte d'horizon, de point limite, ou de point frontière, à partir duquel se pense et s'organise la sémiotique. Or cela a quelque chose de singulier. On dirait qu'il y a, dans le dynamisme propre à la sémiotique, une propension collective à

6. Bloomington, Indiana U.P., 1991.

7. Paris, Presses Universitaires de France, 1992.

déborder. Ce franchissement des limites relève de l'initiative individuelle mais est aussitôt entériné, au moyen de mentions et de commentaires, par d'autres sémioticiens. Au demeurant, le « maître » aura montré l'exemple. Ablali pointe à cet égard l'importance du dernier livre publié par Greimas, *De l'imperfection*. « Cadr[ant] difficilement avec la teneur des travaux plus anciens sur la narrativité et sur la discursivité », ce petit livre, écrit Ablali, « constitue la première synthèse de ce qui se disait en matière d'esthétique, d'esthétique et du paraître » (p. 193, *passim*). L'« école » greimassienne forme ainsi une élite de dépisteurs, à la fois disciplinée et individualiste, qui ne laisse en son centre qu'une place évacuée, un état antérieur de la théorie, entretenu par des traîne-la-patte et des tard venus. On comprend qu'avec un tel programme la disciplinarisation de la sémiotique soit restée inachevée. Non que soit absente la théorisation sémiotique, loin de là, mais il s'agit de ne pas s'y tenir. « Faire école », ce n'est pas fonder une discipline ; ou, plutôt, c'est, en cherchant toujours plus avant ses fondations, développer le sens heuristique contre la compétence dogmatique.

La seconde stratégie réside en un dispositif de présentation. La sémiotique débordant de toutes parts, Ablali a articulé les chapitres de son ouvrage comme autant de chemins menant à d'autres discours. Les titres de chapitres complètent ainsi « La sémiotique... » par : « et la psychanalyse », « et l'herméneutique », « et la phénoménologie », « et les recherches cognitives ». Trois chapitres consacrent plus exclusivement un dialogue entre Greimas et un autre théoricien, et ce théoricien est à chaque fois un linguiste : Hjelmslev, Benveniste, Guillaume, bien qu'avec ce dernier le rendez-vous fût manqué. Ces dialogues-confrontations vont toujours dans un seul sens : c'est le sémioticien qui va à la rencontre des autres discours, du moins est-ce la seule direction qu'il était nécessaire d'envisager dans le cadre d'une histoire de la sémiotique. Or, dans la plupart des cas,

que fait le sémioticien devant un autre discours ? Il se l'approprie. Soit qu'il considère que la théorie freudienne énonce une théorie sémiotique avant la lettre ; soit qu'il emprunte à la phénoménologie de Merleau-Ponty son vocabulaire, soit encore qu'Ablali établisse lui-même des équivalences terminologiques, montrant par là que les discours mis en vis-à-vis se correspondent par bien des aspects, comme il en est entre le discours sémiotique le plus récent et le discours cognitiviste.

Un seul chapitre, « Le tournant des passions », échappe à ce dispositif. Les recherches sémiotiques y sont présentées comme une longue avancée vers les passions, et en même temps il montre que les passions constituent un changement significatif au sein de la théorie sémiotique. D'une part, en effet, le parcours sémiotique suit une logique interne qui débute avec l'analyse structurale des récits, se poursuit avec la généralisation des actions, puis la modalisation de cet agir (un pouvoir agir, un vouloir agir, etc.) ; à la suite de quoi on passe à la dynamique de l'action comme transformation d'un état à un autre état ; enfin, progressivement, on quitte la dynamique des transformations pour la dynamique elle-même, tel un bain amniotique dans lequel les transformations prennent naissance. Tout cela marque une progression continue vers l'amont. Mais, par ailleurs, à partir des années 80, cette recherche sur les passions engendre une nouvelle terminologie : la sémiotique s'exprime désormais en termes de « phorie », « tensivité », « valence » ; et, avec cette terminologie, la théorie sémiotique dans son ensemble paraît devoir connaître un remodelage en profondeur. Plus prosaïquement, c'est aussi le moment où la direction de ces choix terminologiques est prise, non sans quelques tensions, par les « collaborateurs et continuateurs » (c'est ainsi qu'Ablali les désigne), parmi lesquels : Claude Zilberberg dont *l'Essai sur les modalités tensives*, Amsterdam, John Benjamins, a paru en 1981, Herman Parret, qui dès 1986 avait fait paraître *Les Passions. Essais sur*

la mise en discours de la subjectivité, Liège, Mardaga, et Jacques Fontanille, qui co-signe avec Greimas *Sémiotique des passions* (1991, Paris, Seuil) ; à quoi il faut ajouter la parution en 1986 du second tome du « dictionnaire » (*Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, 2, Paris, Hachette), entièrement rédigé par les « élèves » (cette fois, la dénomination est d'Anne Hénault). En outre, il est intéressant d'observer que l'amont vers lequel tend à se diriger la sémiotique n'est pas toujours, ou pas seulement, un amont épistémologique. En amont, il y a aussi de nouveaux objets à décrire — les passions, les perceptions, les cognitions — et c'est la raison pour laquelle le sémioticien rencontre sur sa trajectoire des territoires déjà aménagés par d'autres disciplines. Il s'ensuit qu'au mouvement de généralisation impliqué à chaque fois par cette remontée, s'ajoute un geste exploratoire et descriptif qui déplace le territoire même de la sémiotique. C'est en ce sens que les passions peuvent marquer un tournant dans l'histoire sémiotique : descendant dans la vallée des structures, le sémioticien s'approche aussi d'autres collines, d'autres pentes à gravir, d'autres versants de terrain à cultiver.

Le troisième moyen trouvé par Ablali pour rendre compte de la sémiotique dans son dynamisme propre, c'est de faire du texte son unique et véritable objet. Désigner sous l'appellation de « sémiotique du texte » ce qu'on avait pour coutume d'appeler, précédemment, « sémiotique de l'École de Paris », et cela dans le titre même de cet ouvrage, n'est pas des moins audacieux. Mais il nous semble bien qu'Ablali a ici découvert le totem autour duquel les sémioticiens s'identifient, sinon à un ensemble de concepts, à une méthodologie ou à un domaine de recherches, sinon même à une collectivité, du moins, et bien concrètement, à une *pratique* d'analyse des textes. Insuffisant pour distinguer la sémiotique d'autres disciplines qui prennent également les textes pour objets, en revanche l'objet-texte me paraît

suffisant pour caractériser le courant de la sémiotique qui est ainsi visé face à d'autres pratiques sémiotiques — par exemple, la sémiotique du signe (de Peirce et de la sémiotique américaine à Eco et aux pensées logico-philosophiques) ou la sémiotique des systèmes de signes (Hjelmslev, Prieto, mais aussi la plupart des sémiotiques particulières). Le texte est, en effet, à la fois le matériau d'expérience et la cible des unités analysées par ces sémioticiens. Les actions, les passions, les perceptions sont toujours telles qu'elles peuvent être saisies à travers le réseau textuel. Ceci suppose une théorie de la signification : les textes sont à la fois le « support » de la signification, mais aussi son lieu véritable et sa matérialité. La recherche sur les passions et sur le continu est directement liée à la textualité : textualité entendue non seulement comme un réseau de sens mais, plus précisément, comme une *hiérarchie* du sens. Il y a des niveaux où le sens se laisse discrétiser, analyser ; il y a également des niveaux, supposés plus profonds, où le sens est conditionné par des proto-sujets, des états de chose textualisés, des passions mises en discours textuel.

On ajoutera pour finir que, dans cette approche, l'ouvrage d'Ablali répond lui-même du dynamisme propre à la démarche sémiotique. Il dénote une grande curiosité intellectuelle, telle qu'elle lui fait croiser des pans considérables de la linguistique, de la philosophie et de la psychanalyse. À cette curiosité s'allie une capacité d'interprétation qui parvient à extraire des textes, sans les tordre, au moyen de nombreuses citations, des rapprochements conceptuels probants. Ceci fait certainement de lui, parmi les sémioticiens de sa génération, le plus grand spécialiste de la « sémiotique du texte », ainsi qu'on admettra désormais de l'appeler.

Sémir BADIR
Université de Liège